MODES ET MANIÈRES D'AUJOURD'HUI

GEORGES LEPAPE PEIGNIT CES
12 GOUACHES, PIERRE CORRARD
FIT LA PRÉFACE ET LES LÉGENDES



1912

CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉ
A TROIS CENTS EXEMPLAIRES :

Dix-sept exemplaires, sur papier du Japon, provenant des Manufactures de Shidzuoka, dédicacés, avec remarques originales, et numérotés de un a dix-sept.

Deux-cent quatre-vingt-trois exemplaires, sur le même papier, numérotés de dix-huit a trois cents.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :



Exemplaire N° 273
J. L.
G. C.

CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉ
A TROIS CENTS EXEMPLAIRES :

Dix-sept exemplaires, sur papier du Japon, provenant des Manufactures de Shidzuoka, dédicacés, avec remarques originales, et numérotés de un a dix-sept.

Deux-cent quatre-vingt-trois exemplaires, sur le même papier, numérotés de dix-huit a trois cents.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :



Exemplaire N° 273
f.l.
f.C.

MODES ET MANIÈRES D'AUJOURD'HUI

Leurs allures tanagréennes semblaient le rythme des petites vagues dont s'amusaient leurs pieds nus. Toutes trois marchaient sur le sable fin, le long de la mer, et l'on aurait dit qu'elles dansaient (1).

Leurs corps étaient libérés d'entraves et fleurissaient leur vêtement.

Chacune de leurs attitudes aurait valu d'être immortalisée.

Leurs tuniques, qui dégageaient le cou et se plissaient sous la gorge, étaient la première verte, bordée de mauve, la seconde lie de vin relevée de bleu, la troisième jaune avec une cordelière orange, trois notes de couleur qui chantaient allègrement dans la lumière attendrie du soir.

Leurs cheveux étaient enveloppés dans des turbans bleu, mauve et noir.

Elles allaient, faisant lever devant elles des culs blancs surpris, qui se reposaient un peu plus loin.

(1) « Même quand elle marche, on dirait qu'elle danse. »

Elles étaient harmonieuses et souples, et leurs mains ouvertes semblaient caresser la lumière du soir.

Et tout d'un coup, elles s'arrêtèrent toutes les trois, et, ayant ramassé des galets plats, elles firent sur l'eau tranquille des ricochets.

Une scène antique, pensez-vous, évoquée de Corcyre : quelque Nausicaa s'amusant sur la grève avec ses compagnes?

Non : trois de nos femmes d'aujourd'hui, vêtues selon le génie de l'époque, et animées des cadences souveraines qu'elles ont inventées pour diviniser leurs plus humbles gestes.

A l'horizon, trois voiles, qui rentraient au port, passaient. L'une était verte, la seconde bleue, la troisième rouge.

L'Heure, qu'avait enivrée ce spectacle, s'attardait, et la lumière délicieuse de ce Soir d'été, bien que depuis longtemps le soleil fût couché, longuement célébrait les trois jeunes femmes.

Elle fut verte d'abord, et puis mauve, et puis, peu à peu, s'assombrit.

Or, tandis que toutes trois lançaient sur l'eau tranquille leurs galets choisis, et que le crépuscule flâneur mettait du soir au creux des coquilles ouvertes sur le rivage, un irrésis-

tible besoin me pressa de fixer, pour plus tard, un peu de tant de beauté.

Et je conçus, en allégresse, la pensée de cet ouvrage.

Je les regardais tout le temps que je pus les voir, afin d'en imprégner mes yeux. Mais le Soir jaloux s'accroissait, maintenant rapide. Il me les prit bientôt toutes, et c'est dans la nuit que je les soupçonnai qui s'en allaient le long des vagues, dont les franges d'écume se pressaient à leurs pieds, ainsi que des offrandes successives.

Elles s'en allaient, et il me parut que leur cadence avait, dans la nuit, pris de la gravité.

Peut-être convenait-il de rappeler au seuil de cet ouvrage quelle en fut l'occasion, afin qu'on en saisît mieux l'esprit.

Ce recueil de Parures et d'Attitudes, qui fut conçu en une minute d'émotion religieuse, et auquel ont collaboré le talent précieux d'un peintre et la dévotion d'un admirateur passionné de la femme, j'ai fait le rêve qu'il fût un poème; ou plus simplement un livre d'heures, élégamment enluminé, qui célébrât la femme, Divinité souveraine et victorieuse.

A la vérité d'autres considérations, d'un caractère plus rationnel, et pour cela tout à fait secondaires, m'ont influencé.

J'imagine qu'un historien, qui serait un psychologue et voudrait pénétrer, derrière le profil froid des faits, l'âme

vibrante des époques, ne saurait y réussir mieux que par l'observation du costume.

Le costume exprime très clairement la mentalité des gens : je le soupçonne de la créer bien des fois et de l'influencer toujours. Nul ne saurait être absolument dépourvu d'élégances intellectuelles ou sentimentales dans un élégant vêtement, et je me garderais bien de sourire de M. Leclerc de Buffon, quand il mettait pour écrire plus soigneusement des manchettes en dentelle.

L'habit fait le moine. Pour les timorés que cela fâche et contrarie dans leurs habitudes de voir travestir un proverbe, communément reçu, mettons que l'habit révèle le moine. Les concessions sont la condition de la politesse.

Tout de même, et si je manquais de mesure, à la manière d'un politicien, je vous démontrerais, non sans emphase, que les accidents historiques les plus considérables furent provoqués par les mœurs, et que les mœurs sont si intimement liées au port et le port au costume, qu'il serait d'une subtilité stérile d'en vouloir départager les mutuelles influences.

La science de la Mode, volontiers méprisée ou niée par la plupart des gens graves, ne serait-elle pas la plus profitable à la compréhension des individus et des mouvements sociaux?

Ne serait-il pas utile de noter, chaque année, non pas seulement les costumes, mais encore les gestes et les manières à la mode?

Et ne prévoyez-vous pas l'intérêt que peut prendre dans la suite une collection d'ouvrages comme celui-ci, qui, paraissant chaque année, sans que le succès puisse jamais influencer le tirage, témoignera de nos mœurs, et deviendra le répertoire le plus précieux que puissent désirer les Artistes, les Moralistes, les Historiens et les Curieux.

Des gens s'en vont par les rues, répétant, les bras ballants et la mine assombrie : « Il n'y a plus d'Art, nous sommes en décadence... »

Je me souviens moi-même, certains soirs brûlants d'été, tandis que l'air chaud de la campagne, chargé d'innombrables germes de vie, pénétrait par la fenêtre désespérément ouverte et m'étouffait, d'avoir connu le sentiment de la stérilité, l'impression qu'on vit en un temps mort. Mais tout aussitôt se sont levées en moi les révoltes salutaires et les certitudes victorieuses d'être un peu de la poussière que soulève sur la route un cortège triomphal.

Aussi, quand de plus jeunes que moi se demandent avec inquiétude : « Ne sommes-nous pas en décadence? » je leur réponds en souriant : « Regardez donc la Femme, et vous connaîtrez à la voir que c'est en pleine Renaissance que nous sommes ».

Car la Femme est l'éternelle occasion d'art. Elle influença l'antiquité grecque, elle inspira, sous la conception délicate de la Vierge, l'époque médiévale, et c'est à elle que nos cathédrales doivent leur allégresse. Vous la retrouvez partout, divine inspiratrice, éternel objet de nos préoccupations, qu'on la nomme Isis, Mylitta, Ischuari, Aphrodite, la Vierge, ou tout simplement, comme de nos jours, la Femme.

Toutes les époques d'élégance de la Femme furent des époques d'épanouissement d'art.

C'est elle, en effet, qui crée l'ambiance, qui nécessite tel meuble, tel bibelot, tel bijou : c'est pour elle, pour la compléter ou la mettre en valeur, que nous travaillons tous en ce moment. Aussi, les Arts — à l'exception de quelques-uns qui sommeillent encore, parce que la Femme moderne ne les a pas encore influencés : l'architecture, par exemple — sont en marche vigoureuse vers des conceptions neuves.

Une élite d'hommes s'est dressée, en peinture, en joaillerie, en décoration, en mode, de qui les noms trop nombreux me viennent à la plume, et à qui je veux rendre hommage au seuil d'une œuvre tout imprégnée de leur génie.

La mode féminine actuelle, essentiellement traditionnaliste, bien que d'une très puissante originalité, s'inspire du classicisme antique, dont elle partage le goût pour la ligne. Elle y mêle un brin de cette inexprimable fantaisie française, qui nous

valut déjà une époque amusante, le Directoire. Mais plus sûre d'elle-même, elle est aujourd'hui plus sobre de conception. Et elle a mis, pour la matière, l'Orient à contribution.

Les intérieurs se conforment à la Femme : ils sont d'une intimité précieuse, avec — mais si heureusement interprétée qu'on ne la reconnaît pas, — un peu de la bonhomie Louis-Philippe — un parent pauvre qu'on aurait paré. Et cela témoigne d'un besoin de vie confortable, benoîte et recueillie, par contraste avec l'intensité, sans cesse plus trépidante, de la vie du dehors, de la vie des affaires.

Le sens du « home » élégant et familier nous pénètre, du home étroit et soigné d'où sont exclues les réceptions fastueuses pour la volupté des réunions intimes.

Le cadre de notre repos, de nos flirts et de nos amours, de nos amitiés, de notre travail, s'il est sédentaire, de nos joies, de nos soucis et de nos peines, de toute notre vie intime, est élégant de couleur. Il y manque encore, je crois, le meuble, non pas celui qui fait convenablement partie du reste, mais le meuble complet et définitif, que l'on peut isoler de son ambiance, et que l'on aime pour son charme personnel. On s'applique à le concevoir, à l'abri des erreurs qui furent d'abord commises.

Ainsi se manifeste l'influence de la Femme sur le Style.

La Ligne et la Couleur, telles sont les éléments essentiels du vêtement de la Femme : telles sont aussi, voulues par elle, nos deux préoccupations dans le domaine des choses qu'elle doit honorer de son commerce.

Pour célébrer convenablement la Mode, j'ai fait appel aux artistes mêmes qui lui ouvrent le chemin : saurait-elle avoir de meilleurs historiographes? Ils la résumeront à tour de rôle, chaque année, chacun selon son tempérament, avec la liberté, eux les Initiateurs, d'en prévoir quelquefois la marche. Chacun de ces artistes aura pour compagnon un littérateur : ils iront ainsi, deux par deux, par talents accouplés, le Peintre célébrant la Forme et la Couleur, l'Homme du verbe en exprimant l'Idée

Le peintre Georges Lepape a bien voulu commencer cette collection et en célébrer l'inauguration par une de ces fêtes de couleurs qu'il orchestre si joliment. Ses aquarelles n'ont que faire d'un commentateur: elles se suffisent à elles-mêmes. Poète à l'imagination fastueuse, mais que discipline une faculté bien française, celle de la synthèse, Georges Lepape a réalisé la Femme-type, telle qu'elle se dégage de ses aspirations actuelles, il lui a prêté l'harmonieuse et idéale attitude, à laquelle elle s'applique, il a créé pour elle, en ces douze planches, d'inédites parures, où se résument toutes celles qui caractérisent notre époque. Bref, il a stylisé la Femme d'aujourd'hui, et il me paraît en avoir définitivement fixé l'Allure et le Geste, s'élevant ainsi bien au-dessus du vulgaire et adroit chroniqueur de femmes, jusqu'à l'altitude de l'artiste véritable, dont l'œuvre, qui n'est pas que d'une amusante sensibilité, a le rythme impérieux d'une idée maîtresse.

Comme titre, j'ai repris celui d'une vieille publication « Modes et Manières d'aujourd'hui ». Il m'a paru qu'il serait d'un heureux auspice, et qu'il exprime d'ailleurs, mieux qu'aucun autre, l'intention de cet ouvrage.

Puisse ce recueil d'aquarelles, dans le tout petit groupe des gens distingués à qui je m'adresse, éveiller, comme je le voudrais, l'impression de la Femme du jour et que revivent pour tous ceux-là qui feuilleteront ces planches, cette vision charmante d'un soir d'été :

« Leurs allures tanagréennes semblaient le rythme des petites vagues dont s'amusaient leurs pieds nus. Toutes trois marchaient sur le sable, le long de la mer, et l'on aurait dit qu'elles dansaient... Et tout d'un coup, elles s'arrêtèrent toutes les trois, et, ayant ramassé des galets plats, elles firent sur l'eau tranquille des ricochets... »

Pierre CORRARD.





Entre la face trop blanche de la lune,
Et la face trop noire du crapaud,
Elle ajuste de l'autre main son chapeau,
Tandis qu'elle tient sa glace de l'une.





Est-elle aimable ou rébarbative? Nul n'en
Sait rien... à cause de son nez impertinent.





Et son geste lui-même a la joie d'un envol!





D'un coup de pied cette ingenue
S'envola jusques aux nues:
Rendons grâces à ces nues
De ne l'avoir pas retenue.





Voici l'heure entre toutes si délicate,
Si délicate et précieuse, où l'on goûte
Les minutes qui s'égrennent goutte à goutte
Comme un collier de turquoises et d'agates.





Un émoi parmi les pommes.





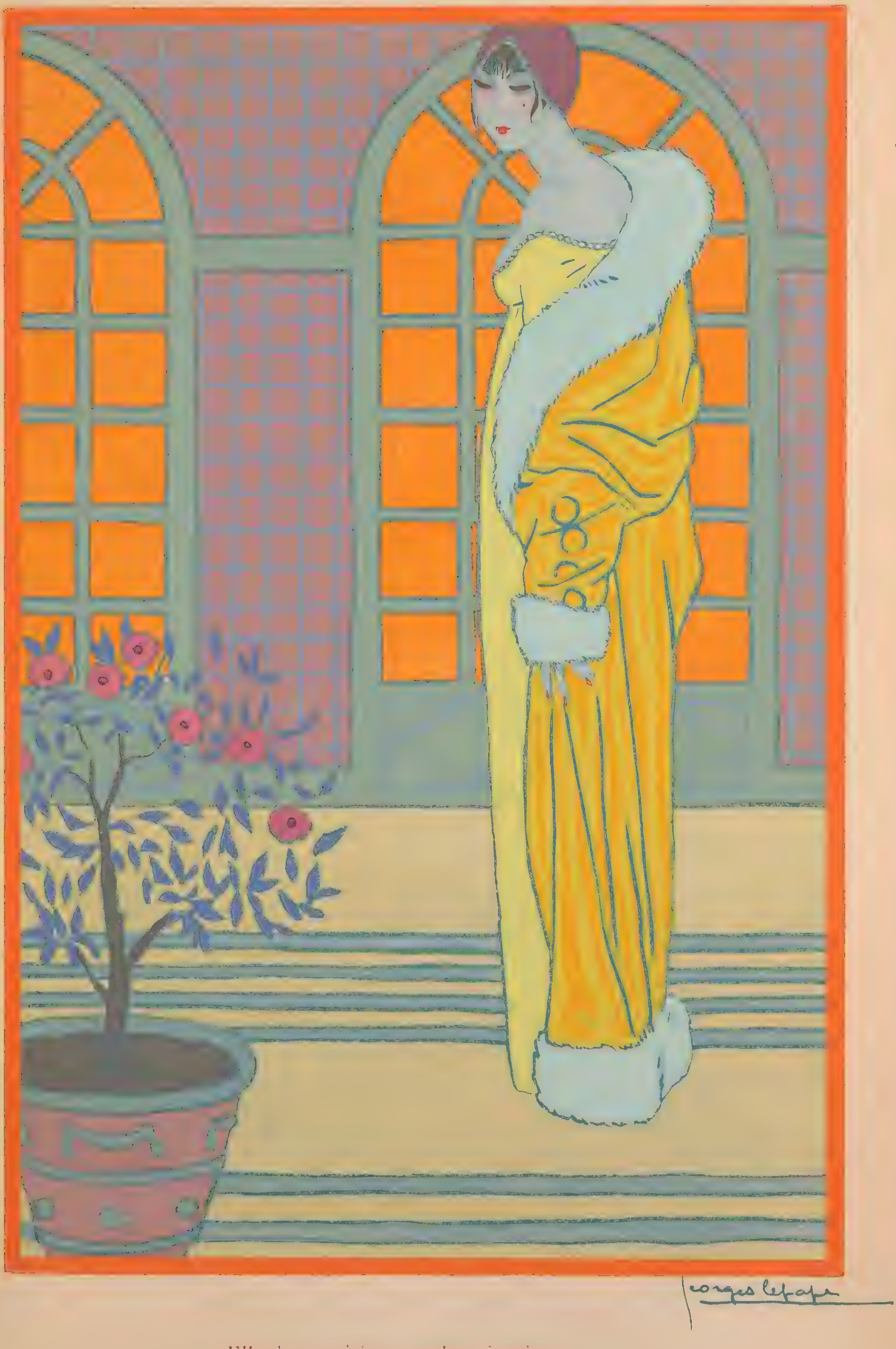
Ces fruits sont orgueilleux de se savoir pour vous.





Ses doigts, si tant ses mains sont fines,
Et de bagues harassées,
Ressemblent à des hermines
Dans des pièges embarrassées.





Elle s'est arrêtée — une hase inquiète —
Ayant cru percevoir comme un battement d'aile :
Colloques, couleurs, parfums, qui êtes
Le Soir amoureux d'elle.



Ou l'élégant accueil.





La pose est hieratique. et l'œil est
Bistré... et je voudrais bien être l'œillet.





Ainsi font, font, font,
Les marionnettes, trois petits tours et puis s'en vont.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 9 MAI 1912
PAR MAQUET
10, RUE DE LA PAIX, PARIS

MODES ET MANIÈRES D'AUJOURD'HUI

(2e ANNÉE)

1913

COLLECTION PIERRE CORRARD

MODES ET MANIÈRES D'AUJOURD'HUI

MARTIN PEIGNIT CES 12 GOUACHES,
LA PRÉFACE EST DE NOZIÈRE



1913

CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉ A TROIS CENTS EXEMPLAIRES :

Douze exemplaires, sur papier du Japon, provenant des Manufactures de Shidzuoka, dédicacés, comprenant chacun un des originaux ayant servi a l'illustration de l'ouvrage et numérotés de un a douze.

Dix-sept exemplaires, sur le même papier, dédicacés, avec remarques originales et numérotés de treize a vingt-neuf.

Deux cent soixante et onze exemplaires sur le même papier, numérotés de trente a trois cents.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :



Exemplaire No 204

MODES ET MANIÈRES D'AUJOURD'HUI

Il ne faut point croire que les variations de la mode soient indignes d'intéresser le sage. Elles nous révèlent en effet les préoccupations d'un peuple. Il suffit que nous apercevions le costume féminin du moyen âge et nous connaissons aussitôt l'austérité de ce temps. Les étoffes somptueuses de la Renaissance attestent l'amour de la vie. La rigidité des robes nous rappelle que, sous Louis XIV, l'étiquette fut stricte. A la fin du dix-huitième siècle, Marie-Antoinette et ses amies choisissent, au contraire, la simplicité : on voit que les doctrines de Jean-Jacques Rousseau triomphent ; on a besoin de candeur et de rusticité. Bientôt les belles s'inspirent des anciens, comme les grands hommes de la Révolution et le peintre David. Ainsi l'histoire du costume est l'histoire des idées.

Si nous cherchons à nous souvenir des modes qui, depuis une trentaine d'années, se sont imposées et ont disparu, nous ferons des constatations probantes. Nul n'a oublié que les femmes adoptèrent la *tournure*. Cette invention excita la verve des vaudevillistes et des poètes qui écrivent des chansons pour le café-concert. S'il

faut ajouter foi à leurs fantaisies, un grand nombre de belles auraient perdu dans les bois ou en chemin de fer ce coussin mystérieux qui était placé sous la taille et qui donnait à la Parisienne une apparence d'embonpoint. Ce développement postérieur coïncide, si j'ose dire, avec l'épanouissement du réalisme. Au moment où tout le monde était las de la littérature romanesque et de l'art faussement idéaliste, la femme renonce à la maigreur poétique ; elle fut résolument saine ; elle tint en dédain l'esprit et donna la préférence à la matière. Armand Sylvestre, se réclamant de Rabelais qui ne pouvait protester, écrivait ses contes gras. La mode de la tournure paraît en être l'illustration.

Le symbolisme n'a pas laissé sur la mode une trace moins forte. Le triomphe de Wagner donna aux femmes le goût des robes pailletées qui faisaient songer à l'armure de la Walkirie et aussi des coiffures dont les ailes étaient empruntées aux héros de la Tétralogie. Les Françaises devinrent minces. Elles avaient banni la tournure. Elles voulurent être impalpables comme les vierges des Primitifs italiens. Les peintres préraphaélites d'Angleterre leurs fournissaient l'exemple d'une immatérialité presque morbide ; les soies souples, les nuances vagues du Liberty furent les produits de ce *préraphaélisme*... Où en sommes-nous aujourd'hui ?

Le ballet russe a eu sur la mode une profitable influence. Les couleurs franches que M. Bakst a employées pour les décors et les costumes ont éloigné la femme des tons incertains et vagues.

Un de ces divertissements, *Shéhérazade*, obtint un succès tout particulier. Aussi les Parisiennes se transformèrent en sultanes. Il ne faut point croire qu'elles étaient curieuses de s'abandonner, comme la danseuse Rubinstein, aux bras d'un nègre robuste et élégant comme celui que figurait Nijinski. Elles étaient préparées aussi à sentir le charme de l'ancien Orient grâce à la traduction des *Mille et une nuits* qu'avait publiée le docteur Mardrus. Depuis quelques années déjà des élégantes portaient le turban. Il y avait une réaction contre l'esprit pratique et sportif.

JE ne dis pas que la Parisienne renonce à prendre un exercice salutaire. Jamais on n'entendit autant parler de *footing*, de *tennis*, de *golf*. Mais il est évident que l'élégante ne veut plus donner l'impression d'une créature qui adore le plein air. Elle cherche une ligne languissante qui ne correspond pas à la vigueur rythmée de la gymnastique, mais à l'amollissement du sérail. Les silhouettes de nos contemporaines donnent une impression de fatigue, leurs épaules sont souvent serrées, la poitrine se creuse. Les femmes ressemblent un peu aux *gommeux* dont Grévin nous a laissé les images. Ils étouffaient dans leurs natures étriquées dont le cou n'était pas dégagé et la hauteur de leurs talons entravait leur marche. Les femmes d'aujourd'hui s'avancent comme ces élégants d'hier. Elles ont comme eux un air contraint et un peu douloureux. Déjà l'entrave avait été une protestation excessive contre le costume rationnel. Au moment où des femmes, suffragettes, éclaireuses, veulent prendre part comme l'homme à l'activité des pays, les élégantes par leur seule robe affirment leur

désir d'oisiveté. Qu'elles soient vêtues à la persane, qu'elles portent des costumes vaguement *empire* ou des *drapés*, elles vouent à la paresse leurs corps souples.

JAMAIS les femmes ne se sont révélées avec plus de générosité. Je n'oublie pas, que sous le Directoire, certaines allaient presque nues sous les galeries du Palais-Royal. Mais ce furent des années exceptionnelles. Il est naturel qu'après la Terreur et les atrocités de la Révolution, on ait éprouvé le besoin de réagir. Aujourd'hui les femmes se montrent avec une sorte de sérénité. Elles n'obéissent plus à un besoin de revanche, à une manière de reflexe : elles sont impudiques avec conscience. Nous ne devons pas nous en étonner. Déjà les femmes qui écrivent des romans nous avaient donné les détails les plus minutieux sur leurs intimes beautés. Nos compagnes ont l'orgueil de leurs corps. Il est possible que l'une d'elles avoue qu'elle n'a pas un joli visage ; mais on n'en trouvera aucune qui ne s'attriste d'avoir un vilain corps. En toute sincérité elles s'imaginent toutes que leurs robes recèlent d'inestimables trésors. Et d'ailleurs, depuis que les corps sont captifs et avilis, les hommes ont perdu le sentiment de la beauté. Ils ignorent en somme quelle femme est harmonieuse. Forain nous a montré un maître qui se glisse dans la chambre de sa cuisinière. La malheureuse a des épaules qui remontent et une gorge tortueuse : cependant, éperdu, le bourgeois s'écrie :

ET tu ne m'avais pas dit que tu étais si bien faite !

Il est sincère. — C'est que, dans certaines minutes d'émotion, les hommes perdent le sens de la mesure. Ils sont enclins à confondre leurs désirs avec la beauté. Comme ils ne sauraient, en général, voir un corps sans éprouver ce tumulte qui est contraire au juste sentiment des proportions, ils s'en remettent volontiers à ceux qui, par métier, conservent du sang-froid devant la femme, aux artistes, aux couturiers. De confiance, ils admettent qu'un modèle ou qu'un mannequin est digne d'admiration.

En imaginant un costume, la femme n'a point le souci de donner à l'homme l'illusion de la calme beauté. Elle veut l'intéresser et obtenir sa vénération. Elle s'applique à lui offrir de nouvelles images afin d'éveiller sa curiosité. Pendant de longues années elle eut la taille étroite et les hanches larges. Elle ressemblait assez à un pot de fleurs. Elle changea bientôt d'aspect. Les hanches disparurent et le ventre aussi. Aujourd'hui le corps tend à garder ses lignes, sa liberté de mouvement. Il est même permis d'avoir un ventre. Les corsets impérieux ne sont plus ; le corps n'est plus comprimé ; on le sent à l'aise sous les robes légères. Il n'est pas nécessaire qu'un couturier nous permette d'apercevoir le bas de la jambe ; la mode nous livre aujourd'hui les secrets de la femme. Elle est nue comme une esclave de harem. Elle n'en éprouve nulle gêne parce qu'elle est panthéïste, comme chacun sait. Il se peut qu'elle ait conservé la foi chrétienne, mais elle l'accommode avec les exigeances d'un amour qui comprend les mythes païens. Toujours l'exemple des dieux antiques fut invoqué par les modernes qui voulaient manquer aux lois de la

morale. Mercure, Bacchus, Vénus servent d'excuses à l'escroc, à l'ivrogne, au débauché. Notre contemporaine, qui professa le culte de la nature, ne se contente plus aujourd'hui des divinités athéniennes. Elle demande des conseils aux prêtres, ou plutôt aux poètes de l'Orient. Elle ignore les styles; mais elle sait vaguement que la philosophie persane n'aurait pas déplu à Épicure. Tout se résume pour elle dans les amours du rossignol et de la rose. Elle est la fleur qui attend l'oiseau amoureux.

Elle ressemble en effet à une plante délicate. Le corps est la tige flexible et la tête la fleur qui s'incline. Elle est délibérément décorative. Elle est faite pour orner de sa beauté la maison et pour prendre des attitudes satisfaisantes. Son visage, aux cheveux plats, a une netteté simplifiée. Les yeux agrandis, la bouche marquée de rouge sont des valeurs picturales. Existe-t-elle réellement? N'est-elle qu'une figure imaginée par l'architecte pour l'harmonie de l'appartement? Elle remue peu; elle est volontiers hiératique. Il en résulte qu'elle semble une énigme et nous sommes disposés à lui prêter des méditations auxquelles jamais elle ne s'abandonna.

Habile à se draper dans la fourrure ou à porter un manteau difficile et majestueux elle ne nous rappelle point la petite femme chère à Meilhac et Halévy, la Parisienne dont la robe faisait *frou frou frou frou* et les petits pieds *toc toc toc*. Sa robe ne fait plus *frou frou*; car elle n'a plus de dessous. Elle s'avance silencieusement. Ses pieds ne font plus *toc toc toc*, car elle ne trottine

pas; elle glisse. Elle évoque plutôt les héroïnes de Baudelaire. Elle se développe avec indifférence et elle peut à la rigueur faire songer au serpent qui danse au bout d'un bâton. Nous sommes loin des quadrilles d'Offenbach. Elle se plaît seulement au rythme berceur de la valse lente, du double boston, du tango. Il peut lui arriver cependant, quand elle va se mettre au lit, d'esquisser une danse d'allégresse à la façon d'Isadora Duncan. Elle a le sens décoratif.

Il est bien doux de contempler toutes ces contemporaines aux gestes précis et précieux. Elles nous offrent une succession de tableaux qui sont toujours délicieux et nous pouvons croire qu'elles pensent profondément comme tel portrait de femme qu'un maître nous laissa. Mais si elles gardent le mystère de leur intelligence, il faut avouer qu'elles ne conservent pas assez le mystère de leur corps. Je pense qu'il était agréable au dix-huitième siècle de voir sortir d'une ample robe une créature délicate et qu'on avait peine a reconnaître; on devait avoir la même joie, pendant le second Empire, quand une belle abandonnait sa crinoline. Aujourd'hui les femmes que nous apercevons dans les rues, dans les théâtres, dans les salons, ne nous cachent que leurs pensées.

Elles estiment sans doute que c'est l'essentiel. Elles sont idéalistes.

De quoi demain sera-t-il fait ? Tout le monde l'ignore. Mais il est certain que dans quelques années, les Parisiennes ne ressem-

bleront guère à leur apparence d'aujourd'hui. Quand on feuillettera les albums de mode on dira :

Est-il possible qu'on se soit jamais habillé ainsi ?

Il nous est déjà difficile de croire que les femmes ont porté d'immenses chapeaux. Et cependant ils étaient très jolis. Tout change. La mode aux tons francs s'évanouira ; on tiendra en mépris les précieuses indications dues aux peintres. On reviendra à l'harmonie facile, au *flou*, au gris. Mais les tons violents sont, paraît-il, une preuve de santé. Il est naturel que la femme les ait adoptés au moment précis ou le pays se rajeunit, se guérit. Nul n'ignore en effet que nous assistons à un réveil national. C'est pourquoi dans quelques mois, on se détournera de l'Orient et de la Russie pour s'inspirer des costumes chers à nos vieilles mamans. On se servira beaucoup des dentelles, des dentelles françaises naturellement ! Les élégantes auront quelque mal à se rappeler qu'elles furent des sultanes. Les bals à Ispahan, les imitations des miniatures persanes les feront sourire. Si l'empire ottoman s'écroule elles accepteront peut-être les modes des principautés balkaniques : ne subit-on pas facilement l'influence des vainqueurs? Mais ce serait encore une note slave et violente. Il est vrai que parmi les alliés il y a les Grecs. Entendraient-elles encore les conseils de l'antique Athènes ?

Je n'y verrais nul inconvénient : mais il est certain qu'un souci

nouveau de moralité trouble en ce moment les esprits. On songe à rétablir la Censure, on blâme la frivolité; on veut que tout le monde se prépare à remplir les devoirs les plus graves. Il n'est question que de guerre et de dévouement patriotique. Je crains que les femmes ne renoncent à la noblesse du costume, qu'elles n'acceptent une tenue un peu militaire, une allure dégagée et belliqueuse. Je ne peux m'empêcher d'avoir un faible pour la femme languissante et j'aime les robes qui semblent toujours prêtes à se détacher.

NOZIÈRE.





La Dame et le Perroquet

Dois-je prendre ou ne pas prendre ?..
Avec les femmes sait-on jamais !..





La Neige

Martin

Quand aurez-vous fini, flocons qui [illegible],
D'assaillir, sans façon, le bout de notre nez ?





Martin

La Surprise

— *Dépêchons-nous pour être prêts à temps !*
— *Hélas !... Que ne suis-je celui qu'elle attend !*





La Mule

Ainsi le long des haies [illegible] les chevreaux





Le Bain

La femme [illegible] ses bagues



Le Retour de la Chasse

Pourquoi, Madame, avoir cet air tragique?
Ce faisan, par vos mains, eut un sort magnifique





La Dame et l'Enfant

Allons, viens!.. Ton père va nous gronder encore!.





Martin.

Les Lucioles

Sur la grève où ses pas ont conduit son ennui,
Pour l'amuser les lucioles
Qui sont les enfants des étoiles de la nuit
Lui dessinent une auréole.





La Passerelle

Le pont de laque rouge s'est mis des fleurs pour elle





L'Orage

H.



Les Cerises

Dans mon beau verger,
S'il me plaît d'aventure
De me parer, j'ai
Le bijoutier de la nature.



La Musique

[illegible]
Elle joue, [illegible]

Martin.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 2 JUIN 1913
PAR MAQUET
10, RUE DE LA PAIX, PARIS

MODES ET MANIÈRES D'AUJOURD'HUI

(3e ANNÉE)

1914

COLLECTION PIERRE CORRARD

MODES ET MANIÈRES D'AUJOURD'HUI

HENRI DE RÉGNIER
VIT CES DOUZE AQUARELLES DE
GEORGE BARBIER
ET SE DIVERTIT A LES CHANTER



1914

DOUZE AQUARELLES

PAR

GEORGE BARBIER

DEUX SONNETS

&

DOUZE POÈMES

PAR

HENRI DE RÉGNIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉ A TROIS CENTS EXEMPLAIRES :

Douze exemplaires, réimposés, sur grand papier du Japon, provenant des Manufactures de Shidzuoka, dédicacés, comprenant chacun un des originaux ayant servi a l'illustration de l'ouvrage et une suite en noir et or, numérotés de un a douze.

Dix-sept exemplaires, sur papier du Japon, dédicacés, avec remarques originales, numérotés de treize a vingt-neuf.

Deux cent soixante et onze exemplaires sur le même papier, numérotés de trente a trois cents.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :



Exemplaire N°

LA BELLE MATINEUSE

Je t'ai connue à ton matin, Belle Matineuse ! Souviens-toi. Quand l'aube faisait filtrer son rai de clarté dans l'obscurité de ton logis, tu t'étirais lentement, puis, à regret, les yeux encore lourds d'un sommeil trop bref, tu t'asseyais au rebord de ton lit avec une moue fatiguée et tu hésitais à poser tes deux petits pieds nus sur le carreau nu de ta mansarde.

Car tu habitais une mansarde, une vraie, avec un mur mansardé pourvu d'une tabatière qui ouvrait sur le ciel de Paris, sur un carré de ciel qu'elle ourlait comme pour le proposer en exemple au travail de tes doigts. Ton lit de fer reposait, de ses quatre pieds à roulettes, sur le carrelage disjoint. Tout en haut d'une haute maison bruyante de querelles ouvrières, de jurons dans les couloirs et de gros souliers dans l'escalier interminable, tu vivais, menue et laborieuse, perchée en ta cage faubourienne, comme un oiseau.

Mais l'oiseau s'est envolé. Il a emprunté les ailes de l'amour. C'est l'amour qui, d'un coup de sa baguette, a changé ta couchette de fer en ce lit élégant. Il a agrandi en fenêtre la tabatière; il a remplacé le carrelage par un tapis moelleux. Maintenant une charmante table de laque rouge supporte ton

déjeuner. De belles babouches dorées attendent tes pieds délicats et ton chien de la Chine, assis sur son derrière, te regarde avec ses gros yeux de chimère réelle.

A présent, si tu te lèves de bon matin, ô Belle Matineuse, ce n'est plus pour tremper le nez dans la cuvette d'eau froide et pour ne pas manquer l'heure où s'ouvre l'atelier. Tes pas ne foulent plus le trottoir boueux et tes doigts ne manient plus l'aiguille piquante. Non ! Si tu t'éveilles matin, c'est que tu sais que l'auto sera, de bonne heure, à ta porte pour te conduire où le commandra ton caprice, pour t'emmener à la campagne afin que tu y respires l'air frais, cet air qui donne aux jeunes femmes le teint des fleurs et qui arrondit à leur poitrine le fruit savoureux de leur beauté.

LA VASQUE

Elle est nue, debout au milieu de la vasque carrée qui s'encastre dans le pavage de marbre blanc et noir. Elle est svelte et robuste comme les deux colonnes qui soutiennent le plafond invisible de la salle fraîche où elle baigne son corps doublement matinal, car la jeunesse en anime les formes harmonieuses.

De ses deux bras levés, elle hausse, au-dessus de sa tête, une grosse éponge ruisselante et toute dorée. Elle a l'air ainsi d'invoquer quelque dieu de la mer où elle est née, comme Vénus, et dont elle garde encore les fines algues au creux de ses bras onduleux. L'eau coule sur ses épaules, et son geste est si pur que, sans le bonnet à la mode qui emprisonne sa chevelure, on croirait que cette belle baigneuse vous apparaît du fond des temps, comme une vision voluptueuse et vivante.

Et cependant, elle est bien réelle, la belle baigneuse ! Elle ne s'évanouira pas en une vapeur dorée. Quand le petit nègre, qui la regarde avec des yeux naïfs et émerveillés, lui aura tendu le peignoir et qu'elle aura séché son corps rafraîchi, c'est d'étoffes modernes qu'elle le vêtira, et elle deviendra

une de ces élégantes damés d'aujourd'hui, dont nous admirons la grâce compliquée et délicieusement actuelle.

Ce n'est point un char attelé de rapides chevaux ou une litière portée par des esclaves lents qui l'attend. Non, c'est quelque auto à la carrosserie luisante et précise qui l'emportera vers les allées du Bois, et les promeneurs qui admireront la séduisante silhouette de cette Parisienne de bon ton, sous ses atours éphémères et charmants, ne songeront guère que, tout à l'heure, elle était pareille à ces déesses nues qui, imitées par le marbre, maintiennent parmi nous la divine présence et le souvenir de la Beauté.

LE COUP DE VENT

Comme il faisait le plus beau temps du monde et que le soleil brillait au ciel printanier, elle a mis, pour sortir, sa robe la plus fraîche et la plus printanière. Quand on ressemble soi-même à une belle journée, n'est-il pas juste d'en adopter les couleurs et d'en porter sur soi le reflet vivant?

Vous décrirai-je la robe d'Aline? Non, mais vous saurez que cette robe est ce qu'il faut qu'elle soit lorsque l'on a, comme Aline, le corps long et souple. Je vous dirai donc seulement qu'Aline est chaussée de mignons brodequins de cuir rouge, que des fruits, rouges aussi, enguirlandent son chapeau coquet, que son ombrelle a un manche également rouge et que tout cela est charmant.

Regardez-la. N'est-elle pas délicieuse à voir? Elle marche sagement à travers la campagne fleurie, de même que, prudente et sage, elle s'avance au-devant de la vie. A pas légers, elle foule un gazon très vert. Elle jouit de la fine journée. Je jurerais qu'elle n'a dans la tête que des idées à l'air de son visage. Ah! qu'on l'étonnerait donc, si on lui prédisait qu'un jour, peut-être, l'amour troublera sa petite cervelle!

Mais le printemps est perfide comme l'amour et la jeunesse est changeante comme un jour d'avril. Tout à coup, voici que le ciel est traversé d'un brusque frisson. Les arbres s'agitent subitement et leurs petites fleurs s'envolent en un tourbillon affolé. La robe d'Aline colle soudain à son corps, puis palpite comme si des mains invisibles voulaient l'arracher, et Aline se sent comme nue. Pourtant elle résiste de son mieux à la rafale. Aline, Aline, prenez-garde, le moindre souffle de l'aile de l'amour est plus fort que le plus fort vent d'avril !

L'OISEAU VOLAGE

J'avais un perroquet bleu dont j'étais folle... Il imitait la toux de mon vieil amant et chantait à ravir, bien que d'une voix un peu rauque, l'air que mon jeune amour lui avait appris patiemment. Il mangeait dans ma main des grains choisis et, dans sa cage treillagée, au toit en pagode, il se balançait à un large anneau d'or.

Un soir, la porte de la cage étant ouverte, il est parti. Je l'ai pleuré, je l'ai tant pleuré que j'ai porté son deuil et que j'ai renvoyé le vieil amant et le jeune amour dont la toux et la voix me rappelaient trop amèrement cet oiseau chéri.

Et puis, je me suis consolée. J'ai remis ma robe à ramages et j'ai ri à d'autres amis et, dans la belle cage vide, je vois déjà se balancer mes oiseaux futurs, plus beaux que des songes... un merle blanc, peut-être? un phénix? ou cet oiseau couleur du temps, prince enchanté, qui aima Florine.

Et, tout à coup, mon perroquet bleu est revenu. J'ai entendu un frisson d'ailes, j'ai levé les yeux, je l'ai vu qui se dandinait sur la branche d'un pin empourpré. Que je l'ai

trouvé laid! ridicule avec son bec crochu et ses façons sottes d'imiter les voix du passé! Que je l'ai détesté, mon perroquet bleu! Et je lui ai dit, en imitant à mon tour sa rauque parole aux roulements âpres : « As-tu bien voyagé, Jacquot? Retourne, retourne d'où tu es revenu... »

L'ARC ROUGE

Un jour où je m'ennuyais, j'ai pris pour m'amuser un grand arc rouge qui, dans le coin d'une salle déserte, étirait avec ennui sa courbe inutile. Je suis sortie en le brandissant et parfois je m'arrêtais en essayant de tendre la corde.

Je vis bientôt que j'étais suivie par un petit être vêtu de rouge, aux couleurs de l'arc et qui tenait un carquois. Il me présenta de belles flèches dont les pennes étaient déjà cramoisies et comme sanglantes avant le jet.

C'est alors, charmant et pauvre inconnu, que vous passâtes. La flèche me tentait, l'arc était vibrant, et, malgré ma main inexperte, le dard vous atteignit aussi profondément que si vous aviez été mon ennemi.

Je fus stupéfaite et désespérée. Vous voir souffrir! Ah! quel ennui et que le destin me sembla stupide! Vous n'êtes pas encore guéri et, depuis ce jour malheureux, vous m'importunez de vos soupirs. Je vous ai blessé, et vous me traitez d'inhumaine... Mais aussi, pourquoi passiez-vous?

MIDI SUR L'EAU

RAPPELLE-TOI ce jour d'été où tu t'es dressée debout à l'arrière de la barque. Tes petits pieds chaussés de mules rouges se sont posés sur le bois grossier du bateau. Tu portais une robe toute blanche semée de papillons mauves et ton casaquin était ourlé du même vert que les revers qui découvraient ton cou gracieux. Ton chapeau était charmant et son retroussis s'ornait d'un pompon, rouge aussi, comme ton étroite ceinture. Pour visage, tu avais ta figure.

TU m'as regardé et je t'ai regardée. Fatigué d'avoir ramé, j'avais accosté le canot à la pointe de l'île. Le lac était bleu. Je me reposais en respirant la fraîche odeur des herbes et des feuillages, car l'île est toute plantée de beaux arbres dont quelques-uns se penchent sur l'eau, comme ce saule dont les branches flexibles servaient d'appui à tes mains et dont le mouvement léger aurait suffi à t'enlever dans l'air si quelque brise l'avait agité.

ET je pensais : Oh! mon amour, laisse-moi te prendre dans mes bras et t'emporter avec moi! D'un bond nous sauterons à terre, et vivement, du talon, je repousserai la barque allégée. Elle s'en ira à la dérive et nous resterons dans l'île

solitaire. Tu es belle, je suis fort. Je te construirai, de mes mains, une cabane rustique comme dans les histoires de naufragés. Je te cueillerai des fruits et nous boirons l'eau des sources. Nous vivrons là en Robinsons de l'amour.

Et j'ai levé les yeux vers toi pour te supplier d'accéder à ma prière, puis je les ai baissés tristement, car ils avaient vu ton chapeau délicieux, ta robe onduleuse, toute l'élégance de ta longue personne et de tes petites mules rouges, et je comprenais qu'il aurait fallu être fou pour enfermer une Parisienne comme toi dans une île déserte où il y a des fleurs et des sources, des oiseaux et des feuillages, mais où l'on ne trouve ni confiseurs, ni bijoutiers, ni modistes, ni couturières et où l'amour ne peut s'exprimer ni par un ruban, ni par une robe et n'aurait pour couronner ton front que cette branche de saule que taquinait ta main d'enfant gâtée.

ROSES DANS LA NUIT

Je ne sais pourquoi j'ai songé, ce soir, à un bouquet d'autrefois, un bouquet de roses pourpres à l'odeur enivrante et ténébreuse qui parfumait une chambre endormie…

Je ne sais pourquoi j'ai songé, ce soir, à ce bouquet de jadis et je me suis promenée rêveusement, à tout petits pas, dans les allées bleu foncé du jardin nocturne, et, malgré moi, je détournais la tête pour humer dans la brise obscure le souvenir de cette odeur.

C'est alors que j'ai senti contre ma joue le choc velouté d'une fleur lancée d'une main sûre et j'ai vu, féerique et malicieuse, la nuit, la nuit d'été à la robe couleur de l'air, dont la ceinture et le chapeau étaient pointillés d'étoiles, qui, devant moi, en me lançant des fleurs, s'esquivait.

Une rose et puis une rose… encore une rose et une autre rose, et des roses, et toujours des roses… J'étais lapidée de roses. C'étaient bien celles-là qui composaient le bouquet du passé, le bouquet pourpre et enivrant. Et je dis : « O nuit !

Encore une rose, je t'en supplie, cette rose, là, que mon bien-aimé écrasa sur mes lèvres chaudes. Cette rose, là !... »
Mais la nuit riait silencieusement et, ironique, répondait : Non !

L'ILOT

Que cet îlot de corail est petit au milieu de cette mer immense et bleue ! Je ne vois plus le rivage et j'ai eu beau faire des signaux désespérés aux gens qui sont dans la barque qui passe, ils ne veulent pas venir à mon secours et ils se moquent de moi.

Me voici toute seule avec ce jeune homme étrange et à demi nu, sur cet îlot. Je ne le reconnais pas. Pourtant, je me suis élancée avec lui, sans crainte, intrépidement, sans voir combien je m'éloignais de la grève, à la nage, en plein amour.

Maintenant, il me fait très peur... Je suis lasse. C'est en vain qu'il est gentil et rattache à mon épaule un nœud défait. Je ne le croyais pas aussi noir auprès de moi si blanche. Et moi-même, je me contemple avec étonnement. Des vêtements nouveaux sèchent sur mon corps; mes lèvres ont le goût du sel; mes pieds, dans leurs cothurnes cramoisis, se crispent sur le madrépore, et le soleil est moins ardent malgré mon petit chapeau pointu.

Tout cela est absolument incompréhensible et je vou-

drais, de tout mon cœur, être ailleurs qu'au milieu de l'immensité... Oui, même dans la plus laide de ces petites villas qui craquent de chaleur sur la plage et où, dans un étroit petit lit, à l'abri des courtines de cretonne à l'odeur rèche, je pourrais reposer toute seule et bien tranquille.

SHEHERAZADE

Maintenant, ô Sheherazade, que, pour la mille et unième fois, vous avez charmé la nuit du Sultan attentif et fantasque dont vous avez vaincu le caprice cruel; maintenant que vous êtes sûre que le lacet de soie ne serrera pas votre cou délicat et que votre tête charmante ne roulera pas, à l'éclair rouge du sabre, sur la dalle de marbre; maintenant, vous êtes triste, et vos beaux yeux semblent naïvement déçus.

Que vous manque-t-il donc, ô Sultane subtile, Reine des histoires merveilleuses? Votre Maître reconnaissant ne vous a-t-il pas commandé chez le bon faiseur la robe la plus délicieuse du monde puisqu'elle vous va à ravir? Et cette émeraude et ces perles ne sont-elles pas une marque de votre pouvoir magique et un signe de la gratitude de votre auditeur nocturne? N'est-ce pas lui aussi qui vous a fait présent de cet arbre nain de la Chine que vous désiriez depuis si longtemps et de ces deux roses qui chargent de leur poids odorant chacune de vos mains?

Et cependant vous êtes triste, ô Sheherazade! S'il vous fallait conter encore un dernier conte, je crois que vous inventeriez quelque histoire bien mélancolique, celle d'une jeune

femme qui s'ennuie, car vous vous ennuyez, n'est-ce pas? Vous dédaignez de respirer l'odeur de vos belles roses et vous vous détournez de votre miroir. Vous y verriez pourtant un charmant visage, le vôtre, le visage matinal de l'Enchanteresse de tant de nuits.

MAIS l'heure avance et l'ombre approche, ô Sheherazade! Ce soir, vous n'aurez nulle histoire à conter. Venez au jardin vous asseoir silencieusement auprès des fontaines. Ce sont elles qui parleront pour vous. Est-ce ce silence qui vous attriste? Avez-vous donc pris goût à la rouge menace suspendue sur votre tête? Les femmes aiment le péril, et l'amour est le plus dangereux des sultans. Regardez, ô belle rêveuse, ce croissant de lune qui monte au ciel, clair et coupant. Son reflet dans l'eau du bassin ne semble-t-il pas faire allusion à ce sabre courbe qui eût pu trancher le fil soyeux et mille et une fois renoué de votre Destin?

LA LOGE

QUE son mari appuie au bord de la loge son gros poing ganté de blanc, que son amie s'apprête à venir s'asseoir à côté d'elle, Aglaé n'en aura pas moins le sentiment de son importante solitude!... Que valent ces vaines ombres auprès de son incomparable et délicieuse personne? En quoi sont-elles utiles à son existence? Elle seule, elle est.

ELLE est par son corps à la taille mince et aux bras frais, par son cou délicat. Elle est par son visage aux grands yeux et à la bouche petite, par ses oreilles où scintillent des pendeloques, par son front qu'orne la frange de cheveux échappée à la coiffure qui enserre la rondeur de sa tête et d'où jaillit, hautaine, d'une grosse émeraude, une prodigieuse, une triomphale aigrette.

ET maintenant, que la toile se lève, que l'orchestre roucoule ou se déchaîne, que les voix chantent ou dialoguent, que les acteurs rient ou pleurent, se querellent ou se caressent, qu'il s'agisse d'amour ou de mort, que le plus souple des danseurs et la plus charmante des ballerines évoquent le spectre d'une rose, Aglaé n'en demeure pas moins indifférente à ces jeux!

C'est qu'elle sait bien que tout cela n'est qu'une parade sans intérêt et que c'est pure condescendance si les spectateurs consentent à applaudir. Aglaé sait bien que le vrai spectacle, le spectacle unique et incomparable, celui vers lequel, le rideau baissé, tous se retourneront, c'est elle. Et c'est cet hommage qu'elle attend, droite, grave et presque hiératique, sous l'imperceptible tremblement de sa prodigieuse aigrette.

LA DANSE

Je suis beau. Mon corps maigre, que vêt une ample robe d'or, s'incruste dans le panneau de laque noir qu'ornementent mon chapeau pointu et mes chaussures recourbées. L'artiste chinois qui m'a représenté m'a fait des moustaches tombantes et des ongles démesurés, qui attestent, par leurs pointes aiguës, la noblesse de ma vie.

Elle fut vagabonde. Dès que les pinceaux et les enduits eurent fixé mon image dorée, un marchand vénitien m'acheta et m'emporta dans sa ville lointaine. Le patricien, auquel il me vendit, m'accrocha dans une des salles de son palais. Là, entre deux miroirs de Murano, j'ai assisté à des scènes galantes et courtoises. J'ai vu des gens soulever leurs masques de carton blanc pour boire des sorbets et manger des fruits glacés. Toutes les grâces de Venise ont paradé devant mes yeux bridés, jusqu'au jour où un seigneur allemand m'échangea contre une bourse de sequins.

Le Margrave, mon nouveau maître, avait un gros ventre, des yeux bleus et une perruque poudrée. Il aimait la musique et la bouteille. J'ai vu ruisseler la mousse des cruches de bière. L'étiquette imposait bien des révérences et des cérémonies,

mais, à certains soirs de tabagie, on ne se gênait pas cependant pour m'envoyer au nez la fumée des grosses pipes de porcelaine. Puis, le Margrave me donna à un lord anglais. Je l'ai vu plus d'une fois rouler sous la table, ivre de claret et de porto.

Aujourd'hui, je ne regrette ni la Chine, ni l'Allemagne, ni Londres la brumeuse, ni Venise au ciel changeant. J'appartiens à une jeune dame de Paris qui a pour moi toutes sortes d'égards. Elle m'a suspendu, dans son salon, à la place d'honneur. Parfois, du divan où elle s'allonge pour se reposer, elle regarde avec amitié mes longues moustaches et mes ongles acérés. Mais, hélas! elle ne se repose guère et je ne suis que rarement seul avec elle. Passe encore, quand elle reçoit ses amies autour de la table à thé, mais, trop souvent, elle s'abandonne aux bras de quelque danseur de *tango!* Alors je sens frémir de jalousie mon maigre corps sous mon ample robe dorée. Ah! comme je voudrais la griffer de mes ongles, de mes ongles que je cache sous les larges plis de mes manches pagodes.

ARLEQUIN OU LE DÉSIR

Je sais ce qu'il te dit, car il est le Désir, et nous avons tous été lui-même, comme il est chacun de nous. Il est le Désir et c'est pour cela qu'il est revêtu d'un habit de couleur double et qu'il a mis un masque sur son visage, car le Désir est changeant et secret et ne veut pas se reconnaître s'il lui arrivait d'apercevoir son image dans les miroirs du passé. Il ne veut jamais avoir que la figure du moment.

Il est venu à toi, souple, et dansant, et il t'a parlé dans l'ombre parce que sa voix est plus insinuante dans les ténèbres. Il t'a suivie au jardin nocturne parce que sa voix est plus émouvante quand elle se mêle aux soupirs du feuillage et aux bruits des fontaines, quand elle se mêle à tout le vaste silence de la nuit et que son écho se prolonge en quelque musique lointaine.

Il t'a parlé et je sais ce qu'il t'a dit. Il t'a dit qu'il t'apportait la joie d'être aimée et admirée, la douceur qu'une bouche murmurât à ton oreille des paroles que l'on n'oublie plus, la volupté d'être pressée sur un cœur haletant. Il t'a dit qu'il t'apportait le vrai trésor de la vie, fait de caresses, de fièvres et de souvenirs. Il t'a dit que tu étais belle et t'a juré d'être éternel.

Et tu l'as écouté — parce que la nuit était douce et parfumée, parce que le feuillage nocturne frémissait langoureusement, parce que la fontaine murmurait dans la vasque harmonieuse, parce que les roses embaumaient l'ombre, parce que la musique de fête attendrissait le silence, parce que ton jeune cœur était avide de vie et d'amour et parce qu'il faut que toute femme ajoute aux bijoux de sa parure la douloureuse, l'étincelante, la divine scintillation des larmes.

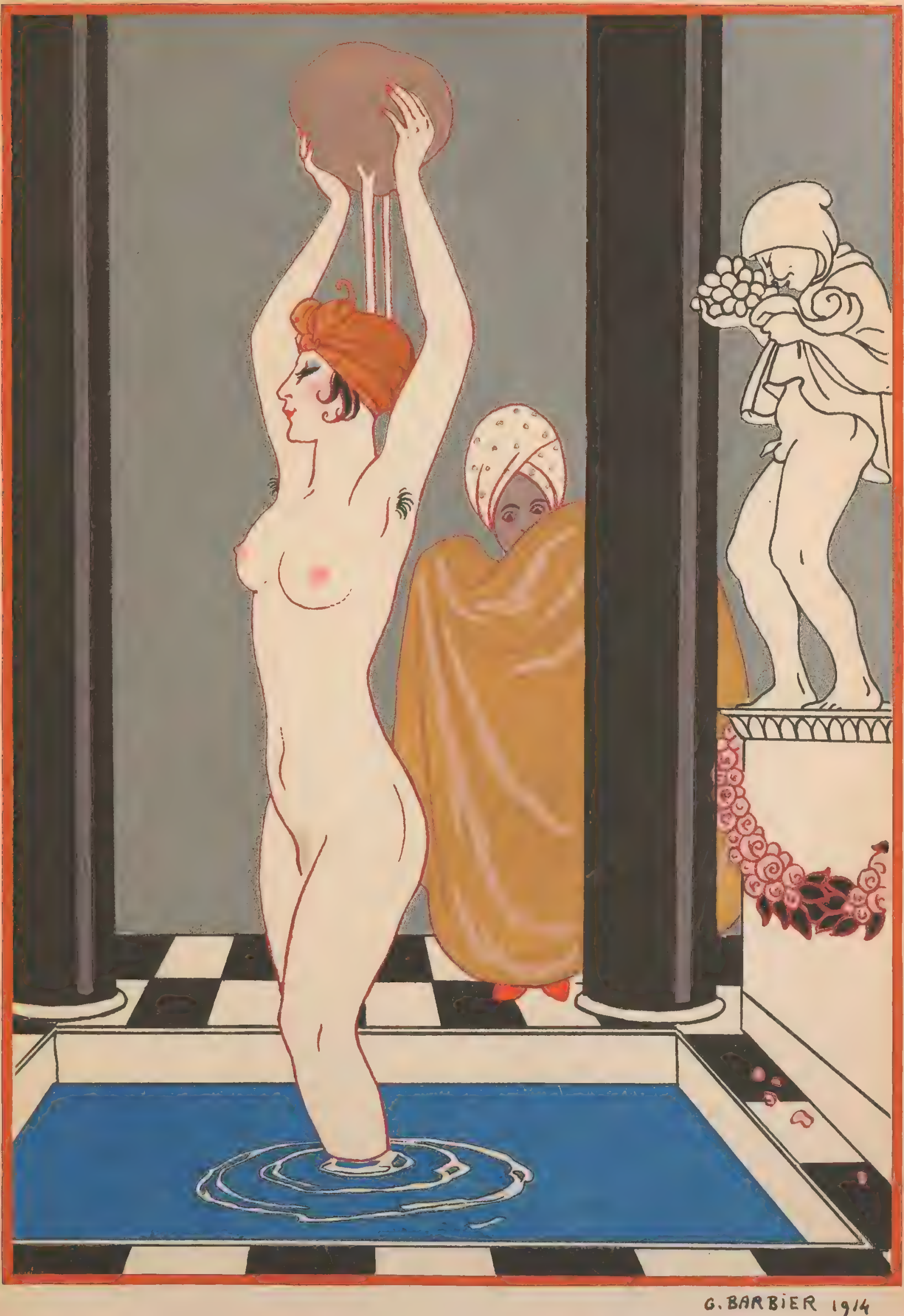




La Belle Matineuse

Je t'ai connue à ton matin, ô belle Matineuse! Souviens-toi.....





La Vasque

Elle est nue, debout au milieu de la vasque qui s'encastre dans le pavage de marbre blanc et noir.



Le Coup de vent



Le Coup de vent

Comme il faisait le plus beau temps du monde et que le soleil brillait au ciel printanier.....



G. BARBIER 1914

L'Oiseau volage

J'avais un perroquet bleu dont j'étais folle.....





L'Arc rouge

Un jour où je m'ennuyais, j'ai pris pour m'amuser un grand arc rouge.....





G. BARBIER 1914

Midi sur l'eau

Rappelle-toi ce jour d'été où tu t'es dressée debout à l'arrière de la barque.....



GEORGE BARBIER 1914



GEORGE BARBIER 1914

L'Ilot

Que cet îlot de corail est petit au milieu de cette mer immense et bleue!....


G. BARBIER. 1914



Roses dans la nuit

Je ne sais pourquoi j'ai songé, ce soir, à un bouquet d'autrefois.....





Sheherazade

Maintenant, ô Sheherazade, que, pour la mille-et-unième fois, vous avez charmé la nuit du sultan attentif et fantasque.....





La Loge

Que son mari appuie au rebord de la loge son gros poing gante de blanc.....





La Danse

Je suis beau. Mon corps maigre que vêt une ample robe d'or s'incruste dans le panneau de laque noir.....





G. BARBIER 1914

Arlequin

Je sais ce qu'il te dit, car il est le Désir et nous avons tous été lui-même, comme il est chacun de nous.....

Les Modes et les Manières
D'hier comme d'aujourd'hui,
Automnales, printanières ;
Taille qui ploie, œil qui luit,
Cheveux nattés ou crinières,
Jeux du jour ou de la nuit !
Leur ronde, sous les bannières
Du goût, tourne sans ennui,
Troupe folle que, très fières,
Habillent les couturières.
Mais c'est l'Amour qui conduit
Vos caprices éphémères,
O vous, Modes et Manières
De demain, d'hier, d'aujourd'hui !

Les compositions sont de George Barbier.
Examine-les bien au jour ou sous la lampe.
C'est lui qui, patient, dessina chaque estampe
Et fixa les couleurs sur le blanc du papier.

Il est habile. Il sait son art et son métier
Et, d'un pinceau léger que le ton juste trempe,
Allonger d'un trait fin un bel œil vers la tempe,
Ou peindre aux mains la lourde rose ou l'arc altier.

Moi, tout en feuilletant les images du livre,
J'ai vu des bouches me sourire et des yeux vivre.
Et, parfois, j'entendais ton rire, ô volupté !

Soumis, j'ai répondu à qui me faisait signe.
Et de cela, lecteur, il en est résulté
Ces poèmes en prose et ces vers que je signe :

Henri de Régnier.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 2 MARS 1914
PAR MAQUET
10, RUE DE LA PAIX, PARIS